

DELEUZE ET DUNE: ÉLOGE DE LA DIVERGENCE

"Always diverge, never converge"
(Bob Bogle FRANK HERBERT: THE WORKS)

INTRODUCTION

DUNE est l'histoire d'un voyage initiatique qui tourne mal. Au lieu d'épanouir son individualité et de devenir le héros qui a dépassé son propre égoïsme et qui agit en vue de la libération de tous, Paul Atréides devient l'Empereur Divin, maître politique et spirituel de l'univers connu. En tant que roman postmoderne, DUNE nous présente une vision du temps qui a beaucoup en commun avec celle de Gilles Deleuze, un temps non-déterministe à bifurcations multiples, elles-mêmes en devenir. Cette image du temps est opposé à une autre image, d'un temps spatialisé, déterminé et prévisible. Tous les personnages dans DUNE, tout comme les personnages conceptuels chez Deleuze, sont définis par leur rapport au temps. Finalement, DUNE exemplifie les 4 critères que Deleuze pose pour le roman de science fiction moderne: étrangeté, cognition autre, futurité, apocalypse.

COMMENCEMENT

Je ne sais pas trop où et comment commencer. Heureusement pour moi Deleuze et Herbert nous proposent une réflexion sur les commencements. Malheureusement, leurs réflexions bien que vraisemblables sont trompeurs. Deleuze nous dit souvent qu'il y a une illusion qui frappe toute chose à ses débuts: "les choses et les personnes sont toujours forcées de se cacher, déterminées à se cacher quand elles commencent... L'essence d'une chose n'apparaît jamais au début, mais au milieu, dans le courant de son développement, quand ses forces sont affermisses" (L'IMAGE-MOUVEMENT, 11). Cette affirmation est très plausible, mais elle dissimule une doctrine plus profonde encore. On sait que pour Deleuze tout est flux, tout est agencement, et il n'y a pas d'essence, pas d'origine. "S'il faut se cacher, s'il faut toujours prendre un masque, ce n'est pas en fonction d'un goût pour le secret qui serait un petit secret personnel, ni par précaution, c'est en fonction d'un secret d'une plus haute nature, à savoir que le chemin n'a pas de début ni de fin" (DIALOGUES, 38). Le "chemin" c'est la ligne du temps à multiples bifurcations, elles-mêmes en devenir. L'apocalypse radical nous révèle que tout est voile, voile derrière voile, sans fin et sans fondement, donc sans début véritable.

DUNE ne dit rien de différent. Au tout début, en épigraphe, il y a une citation extraite du Manuel de Muad'Dib par la Princesse Irulan. "C'est à l'heure du commencement qu'il faut tout particulièrement veiller à ce que les équilibres soient précis". Elle nous dit que pour bien comprendre la vie de Paul Muad'Dib il faut le situer non pas sur sa planète d'origine Caladan où il a passé les 15 premières années de sa vie, il ne faut pas se laisser tromper, le vrai début est sur Arrkaiis, sur Dune. Elle

semble être en accord avec la première thèse de Deleuze sur l'illusion du début. Mais si on regarde de près elle n'a rien compris. D'abord elle parle en termes d'équilibre, alors que Paul parle en termes de flux. Ensuite, elle écrit ceci dans un "manuel" exprimant une vision retrospective de la place de Muad'dib dans l'histoire, alors que Paul a suivi l'appel du voyage initiatique. Enfin, si on regarde la fin du livre, nous voyons que Paul épouse Irulan pour se doter d'une légitimité en tant que nouvel empereur. Pour consoler Chani, vouée à rester seulement la concubine de l'empereur, la mère de Paul, Jessica, lui dit: "Vois donc cette princesse, là-bas, si hautaine, si confiante. On dit qu'elle a des prétentions littéraires. Espérons que cela remplit son existence car elle n'aura que peu de choses en dehors". Irulan est alors un narrateur peu fiable. On ne doit pas se laisser tromper, nous dit Irulan, alors qu'elle est en train de nous tromper. On voit en jeu ici un des principes des Bene Gesserit: "mon esprit contrôle ma réalité." C'est vrai, mais seulement à moitié. D'où l'échec ultime de Paul Muad'Dib.

1) DÉCONSTRUIRE LE TITRE: IMMANENCE ET DEVENIR

Le titre de ma conférence est DUNE ET DELEUZE. Je voudrais déconstruire ce titre tout de suite en le libérant du carcan des clichés et des stéréotypes qui entoure ces mots. Derrière ce titre se cache un autre, plus générique: le rapport entre la philosophie et la science-fiction. C'est un vaste thème semblant ouvrir des discussions interminables sur la définition de la philosophie et, encore pire, de la science-fiction, et donnant lieu à des conclusions peu satisfaisantes telles que: la philosophie est de la science-fiction non-narrative (ou inversement la science-fiction est de la philosophie narrative), si du moins on veut bien admettre qu'il y a un rapport entre les deux termes, et néanmoins éviter d'attribuer la position de survol et de maîtrise à la philosophie.

Pour donner un peu plus de précision au problème posé dans le titre je vais aussi intégrer dans mon analyse du titre la déconstruction du mot "ET", que Deleuze oppose au mot "EST". Le "et" pour Deleuze est l'opérateur de l'immanence et de la divergence des séries multiples, donc du devenir, tandis que le "est" est l'opérateur de la transcendance et de la convergence des séries sur un point unique, donc de la homéostasie. Frank Herbert affirme que "le verbe "être" nous rend tous stupides". Là où le verbe "être" suggère un temps chronologique, spatialisé, synchronique, convergent, la conjonction "et" implique un temps dynamique, duratif, diachronique, divergent. Bien sûr, il faudrait définir tous ces termes aussi, mais alors mon explication du titre serait interminable. Bob Bogle formule le maxime de pensée de Frank Herbert (mais il pourrait également être le mot d'ordre de la pensée deleuzienne) ainsi: "diverger toujours, ne jamais converger" (FRANK HERBERT: THE WORKS).

Pour couper court à l'infini de la déconstruction, je voudrais préciser la problématique sous-jacente à mon titre: la philosophie et la science-fiction sous condition d'immanence, c'est-à-dire sous cette condition de la pensée après Nietzsche et donc

après la mort de Dieu, que Jean-François Lyotard a nommé la "condition postmoderne", en donnant au moins trois définitions qui se recoupent partiellement mais qui restent distinctes. La condition postmoderne, selon Lyotard, c'est la fin des grands récits de légitimation, c'est la version sociologique ou politique du concept. Deuxièmement, c'est l'incrédulité à l'égard des méta-récits., version psychologique. Enfin, c'est la recherche des instabilités et des paralogies, version ontologique et épistémologique.

On voit cette trinité de critères définissant le postmoderne (délégitimation, incrédulité, instabilité) partout dans l'oeuvre de Deleuze. Déjà dans DIFFÉRENCE ET RÉPÉTITION à la première page Deleuze nous dit que "la pensée moderne [Deleuze préfère employer le terme "moderne", mais le sens est le même] naît de la faillite de la représentation, comme de la perte des identités, et de la découverte de toutes les forces qui agissent sous la représentation de l'identique. Le monde moderne est celui des simulacres" (p 1). Ainsi, la faillite (sociologique, psychologique, épistémologique, et ontologique) de la représentation et la montée des simulacres soustraits de toute croyance ouvrent sur l'instabilité des identités et des vérités. Ces caractéristiques du postmoderne trouve leur cohérence dans une nouvelle figure du temps, appelé par Deleuze "l'intempestif" ou "le temps à venir" (3).

DUNE, en tant que "premier livre moderne de science fiction" (selon Brian Aldiss), s'insère parfaitement dans cette constellation d'idées. Description de la formation et de la montée en puissance d'un messie immanent, Paul Atréides l'héritier ducal devenu Paul Muad'Dib le messie des Fremen, le roman explore la dépendance du héros, et de tout un empire, à l'égard de l'épice gériatrique et psychédélique, le "mélange" qui permet non seulement l'allongement de la vie mais aussi les états de conscience augmentée, la prescience nécessaire pour la navigation inter-sidérale des navigateurs de la Guilde et pour la manipulation religieuse et politique des Bene Gesserit. Il y a un méta-récit qui organise la narration de DUNE, c'est le mythe du héros, ou ce qu'on appelle, suivant la description faite par Joseph Campbell, le "monomythe". C'est une histoire récurrente, à mille variations, celle de la quête aventureuse ou du voyage initiatique. Le héros, de naissance atypique ou miraculeuse, est confronté à un appel à l'aventure. Il traverse un seuil, entre dans un monde inconnu, subit des épreuves, est récompensé par un gain, et enrichi ou initié il retourne à la vie ordinaire pour l'améliorer. C'est l'histoire de l'individuation du héros, ce qui explique la variation continue de ses épisodes selon les singularités de son cheminement.

Or, Frank Herbert utilise cette structure organisatrice de façon originale comparée aux recettes des manuels de composition hollywoodiens. Contrairement à George Lukas dans La Guerre des Étoiles, qui utilise sciemment le monomythe mais de façon non-critique, Herbert veut nous apprendre l'incrédulité envers cette structure, et envers tout messie. Il veut qu'on apprenne à se méfier du mythe du héros et de la désindividuation qui peut se produire en suivant le monomythe comme modèle, de façon mimétique. "L'observation personnelle m'a convaincu que dans le domaine du

pouvoir...les gens ont tendance à remettre toute capacité de prendre des décisions à n'importe quel chef qui peut se draper dans le tissu mythique de la société" (*Dangers of The Superhero*, THE MAKER OF DUNE, 98). Il donne comme exemples: Hitler, Churchill, Roosevelt, Stalin, Mussolini. L'incrédulité envers tout héros doit s'accompagner, selon Herbert, de l'incrédulité envers tout système: "Ce sont les systèmes eux-mêmes que je vois comme dangereux...Les systèmes prennent le pouvoir et se pérennisent. Ils sont comme une marée géante qui ramasse tout sur son chemin" (*Dune Genesis*, 97-8). Paradoxalement, chaque système produit du chaos, et chaque force d'individuation peut finir par nous désindividuer.

Paul Muad'Dib s'est lancé dans un combat pour libérer les Fremen mais son action a comme résultat de les transformer en adorateurs superstitieux: "Paul prit conscience de la transformation de Stilgar. Le naib fremen était devenu la créature du Lissan alGaib, pleine d'obéissance et d'adoration. Ce n'était plus vraiment là un homme et Paul sentit en lui le premier souffle de vent fantomatique du jihad. *J'ai vu un ami se transformer en adorateur*". Paul est pris dans l'engrenage d'un processus collectif qu'il déclenche sans pouvoir le maîtriser, et qui entraîne la crédulité religieuse et le déchaînement des pulsions guerrières. De surcroît tout en manipulant à son avantage la dépendance de l'Empire galactique par rapport à l'Épice, Paul lui-même en devient dépendant pour provoquer et intensifier ses visions méta-temporelles. Il a recours à des doses de plus en plus massives, lorsqu'il veut franchir une barrière empêchant sa visions des futurs possibles, pour trouver une issue en temps de crise et conjurer la menace du jihad meurtrier mené en son nom.

Frank Herbert indique que le "paradoxe central" de Dune concerne la vision humaine du temps. La prescience de Paul sert d'abord comme arme dans la lutte de libération du Fremen mais rapidement elle enferme Paul dans un cycle chimique d'addiction et d'overdose potentiellement mortelle, et aussi elle l'enferme dans un destin déterminé: au lieu de mener à la libération, son recours à la vision prophétique génère les chaînes de la prédestination. Enfin, il y a le cycle religieux, où Paul devient statufié comme messie fondateur d'une église dogmatique et fanatique composée d'adorateurs et non plus de compagnons de combat. Pour Herbert, la quête de la prédictibilité absolue rend ses pratiquants stupides, crédules et conservateurs. C'était déjà le cas de la Guilde, et Paul se trouve pris dans le même piège.

Un des aspects de la condition postmoderne c'est la crise des fondements du savoir et en conséquence la valorisation de la différence, du dissensus, des perceptions et des énonciations paradoxales, des incommensurabilités, des flux, des instabilités. C'est la revanche de la diachronie, de la durée bergsonienne, qui commence à prendre le dessus sur la synchronie, sur une vision trop spatialisée du temps. Ce flux héraclitéen est le soubassement ontologique de l'univers de DUNE. Tout est flux, il n'y a pas de fondement, c'est un monde de simulacres. Il n'y a pas de point fixe, et chaque stabilité est un piège potentiel, un leurre dont il faut se méfier, un signe à interpréter. Dès le début on apprend que Paul est rusé, il simule le sommeil pour mieux observer la Révérende Mère qui va le mettre à l'épreuve. Il apprend qu'il y a un

pouvoir qui se cache derrière le pouvoir, que le pouvoir procède par ruse, feinte et simulation, que ses propres sensations peuvent être manipulées pour lui faire sentir l'incinération de sa main, alors qu'elle est intacte. C'est un leitmotif du roman, qui nous montre des feintes cachées derrière d'autres feintes, "des plans dans des plans dans des plans sans cesse". Il n'y a pas de point de vue final, c'est un monde de simulacres, comme Deleuze le dit. Comme Paul dans le roman, nous les lecteurs sommes embarqués dans un processus d'apprentissage des signes et de leur interprétation sans fin.

Tout est simulacre, tout est masque après masque et feinte derrière feinte, à l'infini. L'initiation du héros implique tout un travail d'interprétation en rapport essentiel avec le temps d'apprentissage, car il n'y a pas de signe univoque à signification stable. Le monde des signes et des simulacres est déjà le monde de la durée. Paul entreprend un travail de dé-spatialisation du temps pour voir et interpréter les signes. Son échec survient quand il est pris dans les rets d'une respatialisation inexorable, qui évite le pire, mais qui l'entrône comme un dieu vivant, et qui projète ses fidèles à travers la galaxie pour mener un jihad meurtrier. Sa prescience ne lui permet pas de trouver une issue libératrice, mais seulement de choisir le moins pire des futurs possibles, en ramenant la durée du jihad à un temps raisonnable, seulement 12 ans, et en limitant le nombre de ceux tués en son nom à "seulement" 61 milliards. Les Fremen, héritiers des nomades Zensunni, adeptes d'une religion de la perception et de la conscience pure, sans Dieu transcendant, deviennent crédules, intolérants, fanatiques – non plus des hommes mais des adorateurs. Paul, qui suivait et qui enseignait la voie de l'individuation, devient chef d'une nouvelle désindividuation.

Norman Spinrad, écrivain génial de science fiction mais aussi critique averti, a analysé DUNE en tant que récit de l'échec du mythe du héros. À ses yeux le héros aux mille visages est une figure anti-autoritaire, dont la perversion est le monarch, le gouru, ou le chef spirituel. Il a renoncé à toute transcendance, y compris celle de l'ego libéré: "L'homme ordinaire, transformé en Porteur de la lumière, comme le vrai Bodhisattva renonce au pinacle de la transcendance égoïste et retourne aux mondes humains non pas en tant qu'avatar de la divinité, mais comme l'homme ordinaire rené, comme avatar *démocratique* de la divinité en chacun de nous" (SCIENCE FICTION IN THE REAL WORLD, 154). L'avatar de la transcendance représente l'échec de ce processus, dont la finalité réelle est la renaissance de l'homme ordinaire, et la production de son opposé, "l'Empereur du Tout". Ce qui commence comme un processus d'individuation et de libération s'achève comme désindividuation et domination. Pour Deleuze, comme pour Herbert, le but n'est pas de se mettre au-dessus de l'homme ordinaire et de régenter tout le monde, l'aboutissement du processus est d'arriver à "être comme tout le monde", à être un homme ordinaire rené qui "fait de tout le monde un devenir" (MILLE PLATEAUX, 342). L'autre nom de ce devenir démocratique c'est "devenir-invisible" ou "devenir-imperceptible". Nous verrons à la fin que c'est le but de tout le Cycle de Dune de produire des humains invisibles à la prescience, incontrôlables, et enfin libres – le contraire du despote.

2) FABULATION ET ESTRANGEMENT COGNITIF

DUNE est bien un roman de science-fiction, avec un soubassement ontologique et épistémologique postmoderne. Il ne se base pas sur les sciences "dures", mais sur les nouvelles sciences des systèmes et des instabilités, dont l'écologie fait partie aussi. Pour mieux le situer dans son genre, j'ai besoin d'une définition de la science-fiction suffisamment précise pour fixer les termes de l'analyse et suffisamment vague et ambiguë pour convenir aux oeuvres singulières, fluides et multiples, qui peuplent l'espace littéraire postmoderne de la science-fiction.

Or, il existe une définition quasi-canonique de la science-fiction qui convient à la diversité de cet espace des possibles. Le critique polonais Darko Suvin a proposé et défendu la définition suivante: la science-fiction est la "littérature de l'étrangement cognitif" (METAMORPHOSES OF SCIENCE FICTION, 4). Il y a une altérité, un étrangement plus ou moins grand, dans la science-fiction: on est plongé dans un monde étrange qui comporte un ou plusieurs éléments qui diffèrent de notre monde familier et connu. Cette altérité, cet élément nouveau, ce que Suvin appelle le *novum*, est en principe connaissable, et la nouvelle ou le roman en tire de façon logique les conséquences. Je dirais en termes deleuziens que cette expression d'"étrangement cognitif" est déjà plus déterritorialisée que celle de "science-fiction", puisque la cognition est plus générale que la science, et l'étrangement est plus général que la fiction, c'est une altérité sans le modèle de la vérité ou de l'identité. La logique dont il est question pour tirer les conséquences du *novum* n'est pas la logique déductive statique, apodictique et théorématique, mais plutôt une logique diachronique, de type heuristique et problématique.

Même si Deleuze a très peu dit explicitement sur la science-fiction, les concepts deleuziens semblent y convenir particulièrement bien. Dans l'avant-propos (pages 1-5) de son livre DIFFÉRENCE ET RÉPÉTITION, Deleuze nous parle de l'aspect science-fictionnesque des concepts philosophiques, et ainsi indirectement il nous donne sa vision de la science-fiction, et en indique 4 traits:

1) ESTRANGEMENT. En parlant de EREWHON, le livre utopique de Samuel Butler, Deleuze indique que le terme "erewhon" indique à la fois un nulle part (nowhere) originaire et un ici-maintenant "déplacé, déguisé, modifié, toujours récréé" (3). Même le moi est "éstrangé", ce n'est pas un ego resté intact qui se trouve aliéné du monde familier, mais plutôt c'est un "moi dissous" évoluant dans un monde d'intensités et de singularités sans Dieu transcendant.

Cette "éstrangement" est omniprésent en DUNE. L'histoire se déroule dans un futur lointain (20,000 ans) sur une planète très éloignée avec une écologie unique. Le vocabulaire et les allusions culturelles du livre sont déroutants: pour comprendre l'histoire on doit se référer sans cesse, au début, au lexique et aux appendices en fin de livre. Paul lui-même est confronté avec une altérité continue, puisqu'il rencontre dès le début des personnages inconnus et énigmatiques, il émigre vers une planète

qu'il ne connaît pas, il est exilé dans le désert parmi les opprimés et les exclus du système impérial. Il doit gérer des capacités et des expériences uniques, tout en apprenant à bien comprendre les signes insolites qui l'entourent.

(N.B. L'étrangement implique une suspension téléologique de l'incrédulité, donc le maintien d'une crédulité volontaire, pour entrer dans le monde éstrangé d'une oeuvre de science-fiction, tout autant qu'une certaine incrédulité, en mettant chaque novum à l'épreuve de ses conséquences et de la cohérence de l'ensemble).

2) COGNITION. Deleuze parle aussi de l'écriture philosophique et de la science-fiction en termes d'un passage constant entre science et nescience: "On n'écrit qu'à la pointe de son savoir, à la pointe extrême qui sépare notre savoir et notre ignorance, *et qui fait passer l'un dans l'autre*" (4). L'écriture est dans un rapport avec la cognition et son dehors, on écrit au milieu des incertitudes, ce qui amène Deleuze à remarquer qu'il parle de science d'une manière non-scientifique. Deleuze fait appel à un empirisme qui libère les concepts: "les concepts sont les choses à l'état libre et sauvage, au-delà des "prédicats anthropologiques"" (4) Ainsi, l'étrangement philosophique et science-fictionnelle porte non seulement sur le moi, le monde, et Dieu, mais aussi sur le savoir et la raison. La philosophie nouvelle, empiriste, "nous apprend une étrange "raison", le multiple et le chaos de la différence" (60). Une étrange raison, une cognition étrange, en rapport essentiel avec l'incertitude, la multiplicité, et le chaos.

Cette cognition aux limites de la science connue fait partie des recherches entreprises par Frank Herbert en vue de l'écriture de DUNE. Herbert s'est lancé dans une longue préparation, qui a duré 6 ans, étudiant les religions, la psychanalyse, la linguistique, la théorie des systèmes, l'écologie, l'économie, la philosophie, la recherche botanique, la chimie des sols. À partir de ces recherches, il a construit sa propre synthèse: "Un nouveau champ de recherche surgit de tout ceci comme un esprit émanant d'un chaudron de sorcière: *la psychologie des sociétés planétaires*" (*Dangers of the Superhero*, 99). Herbert nous dit qu'il découvre toujours de "nouvelles nuances" dans tous ces domaines et qu'il est arrivé à une "profonde ré-évaluation" de ses concepts initiaux. Cette ré-évaluation est un processus continu, car il n'y a pas de "pointe absolue", pas de point de convergence, et on est condamné à naviguer constamment entre évolution et dévolution.

Dans le roman, Paul est toujours à la pointe extrême du savoir d'un côté (il a été formé comme duc futur, comme mentat, comme Bene Gesserit, comme guerrier, et comme voyant prescient) et de son ignorance de l'autre. Il a constamment besoin de plus de données, de plus de prescience, de plus d'épice pour arrêter ses stratégies et pour prendre ses décisions. Il sait que ses efforts ont l'effet parfois de rendre le savoir plus difficile à obtenir ou plus incertain, et il essaie de composer avec ce savoir instable et paradoxal.

3) FUTURITÉ. Le futur pour Deleuze est une notion ambiguë – avenir ou devenir.

L'avenir pour Deleuze n'est pas une valeur positive, il est du côté de l'histoire, qui désigne "l'ensemble des conditions presque négatives qui rendent possible l'expérimentation de quelque chose qui [y] échappe", dont on se détourne pour devenir. L'avenir dans ce sens fait partie du temps spatialisé, c'est une simple prolongation de ce qui s'est passé avant, tandis que le devenir a la force critique et créatrice de l'intempestif: "contre ce temps, en faveur, je l'espère, d'un temps à venir."

L'action de DUNE a lieu 20,000 ans dans le futur, certes. Mais il raconte le drame de la prescience de son personnage principal, Paul Atréides. Paul voit beaucoup de futurs possibles mais avec chaque acte la configuration de ces futurs changent. Paul essaie de rendre ces futurs plus chaotiques, moins prévisibles. Il essaie de déjouer le futur planifié des Bene Gesserit, il rejette le futur prudent et conservateur choisi par la Guilde, et il refuse le jihad meurtrier projeté par l'inconscient collectif. Tout ça constitue l'histoire de l'hyperspécialisation et de la stagnation dont il essaie de se détourner. Herbert nous dit que le futur au sens qu'il l'entend n'est pas le futur d'une histoire linéaire mais l'avenir crée par la sortie des limites imposées par un système.

4) APOCALYPSE. Deleuze nous dit que le livre de science-fiction doit rendre présent pour ses lecteurs "l'approche d'une cohérence qui n'est pas plus la nôtre, celle de l'homme, que celle de Dieu ou du monde" (4). L'approche de cette nouvelle cohérence est ce qui détermine un livre comme "apocalyptique". L'apocalypse au sens chronologique serait la future fin du monde. Au sens intensif c'est le dévoilement d'une cohérence après la mort de Dieu, après la mort de l'homme, après la faillite des significations dominantes qui structurent notre monde et notre conscience.

Paul veut provoquer une telle apocalypse intensive, mais il échoue, piégé par les forces de spatialisation, créant un futur déterministe, où il voit tout, même quand il perd ses yeux dans une explosion. Derrière toute l'action de DUNE il y a l'ombre de ce qui s'est passé avant le dernier jihad (nommé le Jihad Butlérien). Il y a eu déjà une apocalypse: c'était le règne des machines pensantes sur l'empire des mondes synchronisés. Les écoles comme le Bene Gesserit et la Guilde ont été formées pour remplacer les intelligences artificielles et pour empêcher leur retour. Mais finalement elles ont produit une nouvelle synchronisation. Leto doit défaire ce nouvel empire synchronique et déconstruire l'oeuvre ratée de son père, il doit accepter le devenir-animal que son père a refusé: se transformer progressivement en géant ver des sables. Il lui reste la tâche de dé-spatialiser le futur, de créer une race d'humains invisibles à la prescience, imprévisibles et incontrôlables.

"Je vous donne un nouveau type de temps, sans parallèles. Il divergera toujours. Il n'y aura aucun point convergent sur ses courbes. Je vous donne le Sentier d'Or. Ceci est mon don. Jamais plus aurez-vous les types de convergence que vous aviez jadis" (Leto, GOD EMPEROR OF DUNE, 448).

BIBLIOGRAPHIE:

- Bogle, Bob: FRANK HERBERT: THE WORKS, Hotspur 2012
Campbell, Joseph: THE HERO WITH A THOUSAND FACES, Pantheon 1949
Deleuze, Gilles: L'IMAGE-MOUVEMENT, Minuit 1983
Deleuze, Gilles: DIFFÉRENCE ET RÉPÉTITION, PUF 1968
Deleuze, Gilles et Guattari, Félix: MILLE PLATEAUX, Minuit 1980
Deleuze, Gilles et Parnet, Claire: DIALOGUES, Flammarion 1977
Herbert, Frank: THE GREAT DUNE TRILOGY (*Dune, Dune Messiah, Children of Dune*), Gollancz 1979
Herbert, Frank: GOD EMPEROR OF DUNE, New English Library 1981
Herbert, Frank: *Dangers of the Superhero* in THE MAKER OF DUNE (edited by Timothy Reilly), Berkly 1987
Lyotard, Jean-François: LA CONDITION POSTMODERNE, Minuit 1979
Spinrad, Norman: SCIENCE FICTION IN THE REAL WORLD, SIU Press 1990
Suvin, Darko: METAMORPHOSES OF SCIENCE FICTION, Yale University Press 1979

Note: Les traductions des textes anglais ont été réalisées par moi-même